

Ils courent pour vivre...

Rien ne semble avoir changé depuis l'époque où Henry de Monfreid écrivait ses étonnants romans, où l'aventure menait ses héros du Kenya en Ethiopie, jusqu'à l'ancien royaume de Saba, le Yémen.

Nous sommes depuis plusieurs heures dans le train « franco-éthiopien », un petit autorail qui relie Addis Abeba à Djibouti. Et je crois revivre l'aventure de Faredj dans « L'esclave du batteur d'or ». Je ressens la même ambiance, la même chaleur, et le même enthousiasme à découvrir l'Ethiopie.

* * *

Des paysages monotones s'écoulent lentement. Les quelques soubresauts volcaniques ne permettent pas de briser la monotonie de ces vastes plateaux de la province du Choa. Tout semble écrasé par l'altitude : à 2500 m, la vie somnole. Accrochés aux ravins, les troupeaux s'affolent pourtant au passage du petit train. Autour de leurs toukoul¹, les paysans, aidés de leurs bœufs, préparent les semis. Des oryx nous regardent avec incrédulité lorsque nous traversons la réserve d'Awash.

Puis le film s'accélère. Des coups de sifflets stridents annoncent un village. Alors tout s'agite. Courses effrénées des enfants qui grimpent aux fenêtres du train. A chaque village, les wagons sont assaillis par tout ce petit peuple de vendeurs que seul le passage des voyageurs fait vivre. Vendeurs de bananes, de biscuits chinois, de sodas à l'orange, de graines de mil grillées. Puis le train repart dans la même agitation, délaissant ce marché installé l'espace de quelques minutes ...

* * *

A Mieso, l'arrêt sera très long. Les premières pluies tropicales ont coupé la voie ferrée. Ici tout nous paraît figé. Le marché Afar, qui se tient aujourd'hui à l'écart du village, semble perpétuer de vieilles traditions de troc et de commerce. Ces nomades-pasteurs sont descendus des montagnes pelées du Harrar, après avoir parcouru pour la plupart 30 ou 40 kilomètres pour atteindre ce village.

Drapés dans leur chama grisâtre, les hommes ont déjà engagé d'interminables marchandages en vue de vendre un chameau ou une chèvre. Les femmes, quant à elles, proposent dans des calebasses colorées quelques litres de lait, de l'hydromel, ou bien du bois mort.

¹ Hutte ronde à toit de chaume

Nous sentons ce monde impénétrable à nos yeux. Les Afars ont le regard secret et froid. Leur visage et leur corps gracile leur donnent un air de profonde fierté. Et le djilé, sorte de poignard long de cinquante centimètres, qu'ils portent à leur ceinture, leur confère une certaine dignité. Cependant, rien dans leur attitude ne rappelle ce goût pour la violence qui a fait leur réputation de guerriers sanguinaires dans cette partie de la Corne de l'Afrique.

* * *

A partir d'Asbe Teferi, le chemin de fer délaie la brousse épineuse pour les collines plus souriantes des monts Ahmar. Les premières pluies tropicales ont fait reverdir les vallées, où l'on cultive en terrasses le kath (voir le no 30 de SPIRIDON), plante euphorisante très prisée dans cette région. On nous dit que cette culture aura été une vraie bénédiction pour cette région, qui allait connaître une sécheresse comparable à celle qui a ruiné une partie de l'Ogaden en 1980.

* * *

Dans ce cadre, la ville d'Harrar est surprenante. Une enceinte médiévale percée de cinq portes et les minarets donnent à cette ville musulmane une image inhabituelle de l'Ethiopie. Les maisons blanches, aux toits en terrasses, les ruelles sinueuses, et les figuiers de Barbarie, tout cela évoque l'Afrique du Nord.

On se laisse porter par l'animation qui règne dans ces ruelles, aux portes des mosquées, ou bien dans ce marché somali installé au pied de la muraille. Tous nos sens sont mis en éveil par cette débauche de couleurs, de bruits et d'odeurs. On comprend pourquoi Rimbaud, qui vécut à Harrar à la fin du siècle passé, fut envoûté par son charme et par son climat.

L'Ethiopie n'est que contraste et paradoxe pour l'étranger. Toutes les valeurs s'y opposent, et Addis Abeba, « La nouvelle fleur », n'est que le reflet de cette situation. Installée à 2450 m, la capitale de l'Ethiopie s'étale au fond d'une vaste dépression. Si l'on s'habitue bien vite à tous ces panneaux colorés vantant les mérites du socialisme, nous sommes très secoués par la misère qui règne à Addis. Les campagnes vivent certes mieux depuis la révolution, mais la misère sociale s'est aggravée dans la capitale. Par-

Dimanche 8 novembre 1981

Course pédestre de Genève-Onex

Ouverte à toutes et à tous. Toutes catégories, de 2 km à 10 km. Prix à tous les concurrents. Possibilités : de logement, Fr. 10.—, de manger le dimanche à midi, Fr. 10.—

Renseignements et inscriptions :

CGA Onex-Genève, CP 117, 1213 Onex, MM. Jacques Andrié, de 13 h. à 13 h. 30, (022) 92 30 25 ; Pierre Bonfantini, de 19 h. à 20 h., (022) 93 52 44

Nouveau à New York !
une boutique réservée aux sportives



Sporting Woman
235 E 57th Street
(entre la 2e et la 3e Avenue)

Il y avait de tout au Mercato. Des koutas rugueux comme la montagne, des saris précieux, des chamras blancs aux innombrables motifs, des pagnes africains et des chemises modernes aux couleurs voyantes que des hommes exécutaient au fur et à mesure des commandes, attelés à leurs machines Singer à pédale. Plus loin, c'était les bijoux d'argent, de cuivre ou de fer-blanc. Des harnachements d'où pendaient des pompons multicolores, des rouleaux à prière, des boucliers en peaux de buffle, des œufs d'autruche de l'Ogaden, des piquants de porcs-épics, des tapis bon marché ornés d'un lion de Judas couronné, des appuie-tête en forme de fer à cheval taillés dans du bois d'acacia, des chasse-mouches, le bric-à-brac à l'odeur fade des comptoirs de la mer Rouge.

Dans les ruelles où l'on s'approvisionnait, on trouvait des miels jaunes ou bruns au goût sauvage de savane, des volailles piaillantes, du thé de feuilles de café, de la sève d'euphorbe candélabre et toutes les épices mélangées de l'Orient et de l'Afrique : berberi, girofle, cardamome, coriandre, gingembre, muscade, piment des Indes, dont les odeurs rivalisaient entre elles dans une escalade enivrante.

Chez les marchands d'abracadabras, on vendait des amulettes en peau de serpent écrites à l'encre de sang d'âne pour se préserver du mauvais œil, des racines de gui pour se protéger des ennemis, des graines de kosso contre le ténia, remède obligé pour les Ethiopiens, riches ou pauvres, amateurs de viandes crues, que chacun, deux ou trois fois par an, prenait à date fixe.

Il y avait aussi du cœur de vautour pour obtenir des visions de rêve, du rameau de sycomore contre les douleurs, du ver lui-même pour devenir savant.

Les aphrodisiaques occupaient la plus large place : sang de chauve-souris, graine d'euphorbe, graisse de poulet noir, corne de rhinocéros, avec des modes d'emploi mystérieux écrits en ghèze sur des bouts de papier roulés. On vendait des graines de choux pour ne pas concevoir, de la décoction de dattes fraîches pour accoucher sans douleur, des fragments de lézards cousus dans du cuir bleu avec des fils de soie multicolore pour gagner les honneurs... Et les marchands, avec d'interminables chuchotements, glissaient leurs conseils aux acheteurs pleins d'espoir.

Huguette Pérol, « Le lion découronné », Flammarion, octobre 1980

tout des mêmes mendient, ou sont réduits à de petits boulots de misère. Et là sur le trottoir, personne ne fait plus attention à cet homme, enroulé dans un sac, et qui meurt, les jambes gangrénées.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, Harrar était fermée aux non-musulmans. Maintenant, toutes les ethnies se côtoient librement dans ses murs. Rimbaud y vécut plusieurs années. Il écrivait à sa mère : « Il n'y a aucun consul, aucun poste, aucune route, on y va à chameau (...) on y est libre et le climat est bon. » Sa maison domine encore le marché. Les femmes nomades font plusieurs jours de marche pour venir y échanger un fagot de bois ou des branches de kath contre un morceau d'étoffe.

Elisabeth Foch, « Partir » d'avril 1976

Addis, ce sont avant tout les hauts quartiers, et le Mercato, l'un des plus grands marchés d'Afrique, où l'on retrouve le vrai visage de l'Ethiopie, un pays pauvre qui sort difficilement d'un état féodal. Quel contraste entre Harat Kilo, le quartier des écoles, où des milliers de jeunes suivent depuis 1978 une scolarité obligatoire pour assurer le développement du pays, et le Mercato, où sur 50 hectares rien ne semble avoir changé avec le temps, potiers, vanniers, bourreliers y maintenant des traditions moyenâgeuses.

C'est dans ce cadre, dans cette réalité, que nous rencontrerons les coureurs éthiopiens. Tout proche de Revolution Square, le stade est au cœur de la capitale. Tout autour, un terrain vague est le refuge de quelques zébus qui broutent les rares touffes d'herbe. Le stade n'a rien d'original, avec une mauvaise piste en cendrée, détrempée à cette saison ; et une belle pelouse, arrosée par les fortes pluies.

Il y a des athlètes que l'on n'oubliera jamais, même longtemps après leur mort. Abebe Bikila est de ceux-là. En pénétrant dans ce stade j'ai l'impression qu'il n'a pas quitté ces lieux, que sa présence plane toujours sur cette cendrée. Cette forte sensation me sera confirmée par Tadesse, un jeune espoir du demi-fond :

— Abebe Bikila est un symbole pour nous. Même pour les jeunes, il reste une idole, au même titre que peut l'être maintenant Yifter. Bikila a sans doute été le détonateur de la course à pied en Ethiopie.

Tous les deux jours, l'équipe nationale d'athlétisme s'entraîne ici. Aux premières heures de la matinée, pour éviter la chaleur et la pluie. Quelque 80 athlètes, arrivant pour la plupart en camions militaires, prennent possession de la piste et de la pelouse. Chose surprenante, chaque entraînement est suivi avec passion par une foule de supporters massés dans les tribunes.

Champion d'Afrique de l'Est, sélectionné pour les Jeux de Moscou, Kassa Balcha a vingt-huit ans. Voici

Photos ci-contre : En haut, verra-t-on un jour prochain ces jeunes Ethiopiennes émerveiller les spectateurs de nos grands meetings ? A propos, comment s'appellent-elles ? Peut-être Fantaye Sirak, qui détient le record national sur 800 m, 2'08''62. Ou encore Amsala Woldegebriel, qui a le record du national féminin sur 3000 m ; en Ethiopie, il n'y a pas encore de record. En bas : une partie de l'équipe nationale, les meilleurs disputant alors le championnat mondial de cross à Madrid. (Photos Bertrand)





Photo ci-dessus : Deux générations de coureurs éthiopiens, représentées ici par Mamo Wolde, vainqueur du marathon des Jeux de Mexico, et par Tadesse Abebe, un espoir du demi-fond. (Photo Bertrand)

le tableau qu'il nous dressera de l'athlétisme éthiopien :

— **Athlétisme ! Il faut surtout parler de course à pied.** Le 1500 mètres, le 5000 mètres, le 10 000 mètres sont les épreuves les plus prisées chez nous. On réserve le marathon aux athlètes trop âgés pour réaliser des performances sur piste. Tous les gars que tu vois là sont originaires des hauts plateaux du Choa.

A ma demande, il me précisera qu'il n'existe pratiquement pas de politique de recrutement.

— **En Ethiopie, on découvre la course à pied à l'armée ou à l'université.** Donc en général à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Les nouveaux talents sont alors incorporés à l'équipe nationale. Le jour d'une rencontre sélective pour un match Soudan-Ethiopie, un dirigeant de l'athlétisme éthiopien complètera ce tableau.

— **Ici tous les coureurs sont « professionnels »**, soit comme étudiants, soit comme militaires. Si la course s'est développée, c'est qu'elle ne demandait aucun investissement, et pratiquement aucune dépense d'argent de la part de l'athlète. Prenez le cas de la perche. Ici une perche en fibre de verre coûte 600 bhirs (ou 1200 F. Le salaire moyen est de 150 bhirs. Une paire de chaussures de sport convenables vaut 60 bhirs). Jamais cette discipline ne pourra progresser. De plus, pour courir pas besoin de technique particulière. Les anciens champions, comme Mamo Wolde, conseillent les nouveaux. Pour la perche, impossible.

Et d'ajouter :

— **Vous savez, ici les athlètes courent pour vivre, pour s'en sortir.** Un Européen ne peut guère comprendre cela. Vous, vous courez pour le « fun », pour le plaisir. Les gars d'ici courent pour avoir une chance de tout simplement survivre.

Cette dernière phrase prend tout son sens au regard de ces jeunes de 15 - 16 ans qui, de la course à pied, tirent leur espoir de sortir de la misère. Tous ils caressent le rêve de bénéficier un jour de ce statut privilégié qui est fait aux meilleurs athlètes.

Et puis, pour eux la course c'est aussi une certaine façon de s'exprimer dans un pays où les militaires au pouvoir n'ont toujours pas rétabli les libertés fondamentales de l'homme (liberté d'expression, d'association, de circulation). C'est enfin une fabuleuse chance de découvrir d'autres horizons ...

Gilles Bertrand
Associé à Jean-Pierre Rech, Gilles Bertrand, journaliste, va publier Le « Carnet du Bipède », calendrier-guide des courses pédestres, édition 1982. Groupant quelque 500 courses de France, avec leurs différentes coordonnées, cet ouvrage est le calendrier-agenda le plus complet dont puisse rêver un coureur français. Et tout coureur étranger en villégiature en France. Une formule de commande paraît à la page 72.